Langue Française.

Pres auteu.

IV

Nous parlons trop sans doute. Pourtant, si nous voulons en finir convenablement avec la poésie latine et les poètes latins, faut-il nous en tenir seulement aux trois plus glorieux, à ceux qui ont été Virgile, Horace et Ovide; et la douce langue de Tibulle, d'une sensibilité si profonde et d'une mélancolie si profonde, n'a-t-elle pas autant de charme que d'harmonie? Properce est moins simple et moins tendre, mais plein de vivacité et de feu. Quant à Lucain, l'auteur de la *Pharsale*, sublime souvent, s'il ne nous avait laissé que son vers *Victrix causa diis placuit* ....il faudrait encore le remercier. Mais qui n'a pas entendu les coups de lanière que Juvénal fit retentir sur la chute du dos de l'impératrice Messaline qui *claudificaiit* si effrontément l'empereur Claude?

Oui, il faut dire que la langue de la poésie latine a été complète. Il ne lui a rien manqué, pas même ce qui brave tout.

Mais est-ce tout ?

Si la langue latine a été la langue de l'histoire militaire et conquérante avec César, de l'histoire républicaine et vengeresse avec Tacite, du Sénat romain et souverain à son heure de grandeur, des tribunes du peuple avec les Gracches, du droit et des orateurs avec Cicéron et Quintilien, ne saurions-nous rien de plus d'elle, et la philosophie, en ces temps bien plus grande que les religions du paganisme, ne s'est-elle point exprimée d'une façon supérieure dans la langue de l'immortel Cicéron ?

Car si les Grecs ont été de courageux chercheurs de science et de sagesse, avec une liberté qui doit immortaliser la Grèce, il faut bien dire que leur philosophie, bien que très riche, n'a pas l'unité d'une doctrine sans contradiction et sans contradicteurs et que c'est au pluriel qu'il faut employer le mot philosophie. Les *écoles* furent nombreuses et les *systèmes* différents, sinon contradictoires, et dans une confusion et une opposition qui ne sont pas toujours la lumière.

Mais Cicéron, avec une admirable clarté d'exposition, d'appréciation et de langage, a mis l'ordre dans le chaos et la méthode dans le désordre; et c'est par lui, beaucoup grâce à sa langue, que nous avons connu et que nous connaissons les différentes écoles philosophiques de la Grèce, les systèmes divers qui se sont partagé les esprits d'alors, les Académiciens de Platon, les Stoïciens de Zénon, les Péripatéticiens d'Aristote et les Epicuriens d'Epicure, qui ne furent pas un troupeau aussi méprisable qu'on le croit ordinairement. Car cet Epicure dit bien que "tous nos efforts doivent tendre à obtenir le plaisir comme souverain bien, mais en mettant le plaisir dans les jouissances de l'esprit et du cœur autant que dans celles des sens".

Quant au système philosophique de Cicéron, du sage de Tusculum, s'il en avait eu un, ce système aurait été probablement l'éclectisme, que Victor Cousin n'a certainement pas découvert. Cicéron fut un très précieux vulgarisateur en matière de philosophie. Comme orateur romain, Cicéron est sans égal.

Mais quand la langue latine eût parlé par tous ses poètes, ses prosateurs, ses orateurs, ses auteurs, ses penseurs, ses législateurs, et ses nombreux chefs-d'œuvre; quand elle eût dit la longue et mémorable histoire d'un peuple qui fit tant de choses étonnantes sous la république, sous l'empire lui-même et dans le monde entier, qu'elle eût exprimé dans une solidarité de grandeur, une civilisation puissante que l'esclavage des vaincus dut pourtant condamner, et qu'elle fût parvenue au point de perfection auquel une langue peut arriver, dans l'accomplissement de son œuvre, que voulez-vous qu'elle dit encore, qu'elle annonçât et qu'elle fit pour le monde? Lorsqu'une langue n'a plus une raison d'être, qu'elle a donné tout ce qu'elle avait à donner, qu'elle est peut être, osons-nous dire, trop belle pour les vivants et les venants qui ne la comprennent pas, il ne lui reste plus qu'à disparaître ou mieux à mourir pour l'immortalité. C'est ce que fit la langue latine, massacrée du reste par les Barbares.

Car nous ne voulons pas, malgré la langue mystique et sombre de Dante, la langue chrétienne et chevaleresque du Tasse, la langue héroïque et folle de l'Arioste, et la langue un peu coupable et agréable de Boccace, croire que la langue italienne soit la transformation, la renaissance ou la suite de la langue latine.

C'est la Rome nouvelle, éternelle sans doute, mais chrétienne et sévère, gardienne des choses qui ne périssent pas, qui a recueilli la langue latine, qui l'a entourée de bandelettes sacrées, et qui, du haut du Vatican, la parle encore à Rome et au monde, *urbi et orbi*.

V

Or, donc, amis et braves gens d'ici et d'ailleurs, puisque c'est la perfection qui fait mourir ou qui tue, que voulez vous que devienne à cette heure la langue française elle-même, l'égale au moins de la langue grecque et de la langue latine, sinon leur supérieure ? Car elle n'a pas d'esclavage aux lèvres, et elle est montée plus haut qu'aucune autre langue connue dans la vérité, dans la justice et dans l'idéal, avec un rayonnement de lumière et de civilisation splendide. Son nom lui-même est un hommage.

Il faudrait vraiment plus de temps, de savoir, d'éloquence et de style que nous en possédons pour dire d'une façon à peu-près convenable, selon la dignité du sujet, toutes les qualités, toutes les beautés, toutes les magnificences, toutes les richesses et toutes les vertus de la langue française, toutes ses œuvres et tous ses chefs d'œuvre, tout son immense poème dans le sens de *création;* et si nous cherchions des imperfections, des fautes, des faiblesses, des oublis, des ombres, des taches ou des incorrections dans cette langue, soit quand elle est la poésie, soit quand est la prose, soit quand elle est le verbe de Corneille ou de Racine, soit quand elle parle par la bouche de Lamartine ou de Victor Hugo, soit qu'elle se fasse entendre dans la chaire sacrée de Bossuet, soit que vous lui demandiez l'éloquence parlementaire ou celle du tribun, soit qu'elle dise la science ou la philosophie, soit quelle raconte l'histoire et en donne encore plus l'enseignement que les dates, soit qu'elle chante comme on ne chante pas même en italien, soit qu'elle raille ou sourie, s'indigne ou s'emporte, pleure et exprime tous les sentiments du cœur humain, toutes les croyances, toutes les espérances, tous les rêves, toutes les aspirations et toutes les naïvetés de ce singulier être qui s'appelle l'homme et de cette créature parfois douce qui s'appelle la femme—homme et femme qui sont sensibles, qui ont des idées, des pensées, des amours, des haines, des passions, des joies, des douleurs et des larmes—enfin, soit qu'elle soit tout simplement la langue de la conversation et de la causerie, avec son naturel, sa grâce, son charme, ses nuances parfaites, ses délicatesses, ses sourires des lèvres, ses traits malins et non méchants, voire même un certain esprit que l'Allemagne ne lui refuse pas complètement, nous chercherions longuement, vainement et sans rien trouver de ce genre.

En quoi la langue française est-elle imparfaite et incomplète?

En quoi n'excelle-t-elle pas et dans quel genre ?

Et quand la femme la parle avec la double harmonie de son cœur et de ses lèvres, est ce encore la langue italienne qui est la langue de la femme? L'Italienne elle-même, de Florence ou de Rome, ne répond elle pas *non* ? Est-ce que le lettré Léon XIII ne connaît pas la langue française ?

Proudhon, l'un des plus grands penseurs et des premiers écrivains de ce siècle finissant, fort calomnié du reste et aucunement membre de l'Académie, mais qui ne craignit point d'exprimer les vérités les plus énergiques et les plus courageuses, n'a-t-il pas dit que "la langue française était la forme la plus parfaite qu'ait revêtue le verbe humain ?"

Et Proudhon a eu raison.

Charles-Quint, qui fut très original, bien qu'empereur disait qu'il parlait espagnol à Dieu, français aux hommes, italien aux femmes et allemand à son cheval. Oui et non. Le cheval du Mecklembourg, tout-fois, n'est pas aussi sauvage que cela, et Charles-Quint pouvait parler le français aux hommes, aux femmes et à Dieu lui-même. Dieu entend et comprend le français.

Mais si cette langue française est belle, est bonne, est généreuse, est courageuse, est vraiment noble, sans cesser, comme vous le savez, d'être aimable, agréable, charmante, gracieuse, joyeuse, et d'avoir des poésies et des voluptés de lèvres délicieuses, elle a surtout pour qualité-maîtresse, pour supériorité sans rivale, pour vertu qui ne peut pas être surpassée, la *clarté du fiat Lux*. Nulle autre langue ne possède cette vertu à ce degré supérieur ou dans cette lumière et cette limpidité. C'est le jour aussi bien dans les vallées que sur les hauts sommets. On voit clair au travers et elle éclaire tout. Elle a toute la mélodie des couleurs et des sons. Aucune ne se rhythme plus admirablement, pas même le grec, pas même le latin, et elle peut adoucir des sauvages et civiliser des Barbares. Si Orphée l'eût connue, étant Hugo ou Lamartine, il aurait non seulement repris son Eurydice à Pluton, mais encore délivré tous les patients des Enfers.

Oui, la langue française parle pour être comprise, n'écrit point pour être obscure, et sa parole est toujours lumineuse. Talleyrand a menti, disant que "la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée." Pas même à la femme !

Puis, voyez vous, cette langue française est également *honnête*, souverainement *honnête*.

Et ce mot *honnête*, dans la langue française, a deux acceptions également nobles que les autres langues n'ont pas, étant des inférieures en civilisation et en morale.

On est *honnête*, dans l'acception simple ou familière de ce mot, quand on est poli, civil, courtois, amène, bien élevé, bienséant et point hautain, c'est-à-dire non grossier, non vulgaire, non impoli et pas trop satisfait de soi même. La femme surtout, délicate et digne, vous apprend cette honnêteté là.

L'on est *honnête* aussi, plus hautement encore et dans toute la grandeur et toute la beauté du mot, quand on est moral, loyal, franc, droit, sincère, consciencieux, ami de l'honneur, de la justice, de la vérité, des principes qui sont vrais, des sentiments qui sont élevés, des causes qui sont nobles, des actes qui sont glorieux, des vertus qui illuminent le front, grandissent le cœur et donnent de la splendeur au caractère de l'homme, c'est-à-dire ennemi des mensonges, des fourberies, des hypocrisies, des vilenies, des fausseté, duplicités, des mauvaises actions, des trahisons, des choses basses et misérables, des pensées qui font honte et des crimes qui font peur, des lâchetés de toute sorte, de toute couleur et de tout nom, fussent-elles couronnées par le succès qui est souvent l'iniquité, par la victoire qui est communément la force et par le triomphe qui est l'absolution.

Alors, quand la langue anglaise s'universalise par droit dans une civilisation anglo-saxonne qui s'étend partout, avec la grande loi du matérialisme et du mercantilisme, que peut faire et que doit faire la pauvre, vieille et honnête, langue française.

—*Qu'elle meure* ! ô vieux Corneille.

J. GENTIL.
Jardinier en St-Jacques.

INVENTION NOUVELLE

Une nouvelle invention appelée à révolutionner complètement toutes les données de l'acoustique vient d'être présentée au public, dans la grande salle des Fêtes de l'Exposition.

Il s'agit d'un appareil, en réalité très simple, inventé par un jeune ingénieur anglais, M. Horace Leonard Short, à l'aide duquel le son peut être amplifié dans des conditions véritablement extraordinaires et porté à plusieurs kilomètres. Cette "sirène parlante" permettra, par exemple, au commandant d'un navire de converser à une distance énorme avec un autre navire, de signaler un péril, etc. Susceptible de nombreuses applications, cet appareil, adapté à toutes les machines parlantes—phonographes, grammophones, graphophones,—donne aux sons qu'elles émettent une telle aptitude que ceux-ci peuvent être recueillis dans toutes les partie d'un énorme vaisseau.

C'est sous cette forme que l'instrument a été présenté au public dans la salle des Fêtes de l'Exposition. Les derniers arrangements avaient été pris à cet effet par l'inventeur, par son amis M. le colonel Gouraud, commissaire honoraire des Etats-Unis à l'Exposition, et par l'habile impresario M. Emile Durer, qui a prêté en la circonstance un dévoué concours à M. Short.

Le public assisterait à ce qu'on peut appeler un concert invisible. Il a entendu le fracas des musiques militaires, il a eu l'audition de morceaux d'orchestre, de chant et de déclamation, sans qu'il y ait dans l'immense salle ombre d'exécutants.

Officier allemand en faite.

Presse Associée

Berlin, Allemagne, 3 novembre—Un officier-payeur de l'armée du nom de Wild s'est enfui de Darmstadt.

On a découvert un déficit considérable dans ses comptes.

Oh! Mademoiselle...

MONOLOGUE.

Devant une cheminée où flambe un bon feu, une jeune femme tient à la main un carnet qu'elle feuillette distraitement.

Pensées de jeune fille ! ... Ah! qu'elles doivent être différentes aujourd'hui... *Règlement de vie* ! (Riant.) Ah! que de naïvetés! Passons! c'est passé! Oh! oh! en grosses lettres avec trois points d'exclamation :

OH! MADEMOISELLE!!

(Elle se lève.)

Ah! oui, je me souviens! J'ai écrit cela la veille de mon mariage. C'est une épitaphe!

"Mademoiselle", voilà une appellation qui m'a poursuivie dans mon existence! Toute petite, j'avais ma bonne, qui grondait toujours; je ne pouvais pas courir sans entendre cette voix nasillarde qui me disait sans cesse: "Mademoiselle! oh! mademoiselle! ne courez pas, vous allez tomber! Vous allez avoir chaud! Vous allez vous faire du mal! Oh! mademoiselle!" Et je courais tout de même et d'autant mieux qu'on me le défendait; car, en vraie fille d'Eve, j'aimais le fruit défendu!

Ah! les bonnes parties! j'étais un vrai diable; je grimpais aux arbres, je jouais à la toupie, je battais les petits garçons, je revenais crottée, trempée, déchirée et j'entendais toujours ce refrain monotone et désagréable:

—Mademoiselle! Oh! mademoiselle!

On me mit en pension. A la gouvernante succéda la maîtresse. Même chanson!—"Vos devoirs sont mal faits, vos leçons ne sont pas sues; oh! mademoiselle!" — "Mais, madame!" — "Oui, mademoiselle, vous ne travaillez pas! Pas du tout! Voyez ces demoiselles: elles sont plus avancées que vous!"—Ah! non, je ne la regrette pas, la pension! J'y avais pourtant un bon petit lit, bien blanc, où je dormais bien, tout d'un trait, pendant neuf heures, ne rêvant même pas, tant j'étais fatiguée. Mais les bons petits, ça se retrouve! Quant à la maîtresse, qui était si sévère, je l'ai quittée avec bonheur et, en partant, j'ai même eu le toupet de lui dire: "Je ne vous oublierai jamais!",—ce qui l'a obligée à me répondre: "Oh! mademoiselle!...."

J'entrai au couvent. Ce n'est pas bien gai, le couvent, mais c'est égal; j'y ai fait de bonnes farces! Après les leçons d'histoire, de géographie, d'arithmétique, nous nous mettions à la couture; on nous donnait à coudre des gilets, des pantalons, des vestes pour les petits orphelins. Une fois, j'eus l'idée de revêtir un de ces costumes masculins. Ils étaient bien un peu étroits, la culotte surtout, qui craqua,—je m'en souviens; mais ça ne faisait rien: je la mis tout de même! Ce qu'on s'amusa, ce jour-là, on n'en a pas d'idée! Mes compagnes riaient à se tordre, et moi je faisais des manières, leur pinçant la taille et leur disant des compliments. Sauf la déchirure du pantalon, le costume m'allait très bien. Je m'étais fait des moustaches avec un crayon noir et une cigarette avec un tuyau de plume, et, le poing sur la hanche, je me dandinais d'une façon des plus comiques. Le travail avait été interrompu, on me lutinait, on m'appelait: "Jeune homme", et j'étais toute fière de mon succès....

Oh! très fière!....

Quand, tout à coup sœur Angélique rentra. Tableau! Impossible de me cacher! La sœur se mit à rougir en voyant cette espièglerie et ne me dit que ce seul mot, toujours le même:

—Oh! mademoiselle!

Mais je fus punie sévèrement.

En sortant du couvent, je crus en être quitte; j'espérais que l'on me traiterait comme je le méritais et que l'obsession cesserait.

D'abord on me fit quitter mes robes de pensionnaire. J'en fus bien aise! Et puis, on me donna une femme de chambre.

Oh! une femme de chambre! C'est cela qui me fit plaisir! Lui parler, rire avec elle, la taquiner, la gronder!.... C'était charmant!.... Vous comprenez: je n'avais plus mes petites amies et je ne pouvais pas être bien à l'aise avec ma mère. Tandis qu'avec Fanchette je pouvais laisser partir tout ce qui me passait par la tête! Et c'étaient des étonnements, des exclamations qui m'amusaient beaucoup!

—Tiens, Fanchette, mets mon chapeau!

—Oh! mademoiselle!

—Mais, mets le donc, nigaude! Tiens, relève tes cheveux! Là! Tu es jolie comme tout ainsi!

—Oh! mademoiselle!

—Oui, si ton bon ami était là, il t'embrasserait!

—Oh! mademoiselle!

—Tu n'as pas de bon ami!.... Moi, si!

—Oh! mademoiselle!

—Mais je ne le connais pas!...Du moins je ne le reconnaîtrais pas...! C'est Hector, mon cousin, qui est maintenant en Afrique....Il doit être bien changé!... Quand nous étions enfants, il m'appelait "sa petite femme"... Il doit m'épouser, à moins que ce ne soit un autre, s'il ne se dépêche pas!... Car je veux me marier tout de suite, tout de suite!

—Oh! mademoiselle!

Mais où vraiment j'ai été bien heureuse, c'est lorsque j'ai fait mon "entrée dans le monde", comme on dit—à mon premier bal! J'étais jolie, jolie, jolie, et je le savais! Ma mère, mon père, Fanchette, mon miroir, tout le monde me l'avait dit! J'avais une robe de mousseline blanche avec une grande ceinture rose; j'étais décolletée,—pas trop, mais assez; le cou orné d'un simple collier de perles et du muguet dans les cheveux. Je m'aperçus d'abord qu'on me regardait beaucoup, et ça me fit plaisir. Moi, je regardais aussi: il y avait des danseurs qui me plaisaient bien: un petit brun surtout, qui valsait à ravir!.... Oh! comme j'ai dansé, cette nuit-là!.... Tous voulaient danser avec moi.

—Mademoiselle, le premier quadrille?....Mademoiselle! la première valse?

—Elle est retenue, monsieur!

—La seconde, alors?

—Elle est retenue aussi, monsieur!

—La suivante, alors?

—Elle est retenue, encore!

—Oh! mademoiselle!....Mais que pouvez vous m'accorder?

—La quinzième, monsieur!

—La quinzième?....Oh! mademoiselle, merci!

Et je l'ai dansée, la quinzième!

Mais il n'y avait pas que les jeunes gens qui faisaient attention à moi; en me voyant si heureuse, si fraîche, si rose, un vieillard s'approcha de moi et me dit:

—Ah! mademoiselle! si j'avais vingt ans de moins, je me ferais inscrire sur votre carnet; mais, à mon âge, on n'ose plus prétendre à cet honneur!

—Et pourquoi pas, monsieur?

—Oh! mademoiselle!

Et j'ai dansé avec le vieillard.

Lorsque je suis rentrée le matin, il fallait voir la tête de Fanchette: elle n'avait pas dormi à m'attendre!

Et moi, j'étais morte de fatigue.

—Oh! mademoiselle, vous vous ferez mal!

—Non, non, Fanchette! Le plaisir ne rend pas malade! Jamais je n'ai si bien dormi!

—Oh! mademoiselle!

Encore!... "Oh! mademoiselle!... Je n'oublierai jamais cette exclamation là!

Je l'entends même en ce moment murmurée par Henry, mon mari!...Car mon cousin Hector, je m'en doutais bien, je n'aurais jamais pu l'attendre. Il est toujours en Afrique! Alors, Henry est venu....Ce n'était pas un danseur, non; mais on n'aime pas que les danseurs. Il était si gentil, si prévenant; il parlait si bien, il savait si bien obtenir de moi ce qu'il voulait! Quand j'avais un bouquet, il me disait la signification des fleurs: la rose, c'était la beauté; l'héliotrope, l'amour violent; le réséda, bonheur d'un instant, etc Et il me faisait lui donner la fleur la plus significative:

—Mademoiselle! oh! mademoiselle, celle-là!

Quand je refusais, il me la volait, il l'embrassait, il faisait mille folies!

Enfin, nous nous aimions tellement tous les deux que ça gênait tout le monde.... Je ne sais pas pourquoi, car nous, ça ne nous gênait pas!.... On se dépêcha de nous marier.

Henry!.... Ah! quel enfant! Le jour du mariage, avant la mairie et l'église, au lieu de m'appeler par mon nom, il me disait: "Mademoiselle!"

—Oui, mademoiselle!... Non, mademoiselle!... Oh! mademoiselle!

Ah! pour le dernier jour, j'en ai eu du "mademoiselle!".

Mais, aujourd'hui, c'est fini!

Et bien fini!

(*Feuilletant le carnet.*) Plus rien, dans le carnet?.... Non.... Ça s'arrête là....

Je n'écris plus; je n'ai plus le temps; j'ai un ménage, bientôt une famille; on m'appelle "Madame".

Eh bien! c'est égal: dans une soirée, maintenant, quand parfois on se trompe et qu'on m'appelle "Mademoiselle!".... eh bien!.... c'est drôle.... mais ça me fait plaisir!

Explosion de gaz naturel.

Presse Associée

Indianapolis, Indiana, 3 novembre—Une explosion de gaz naturel d'une force terrible a détruit aujourd'hui presque totalement la maison d'Elmer E. Murphy rue Michigan Ouest, 2608, à Haughville.

Mme Murphy a des brûlures si graves qu'elle ne pourra pas survivre. Trois petits enfants ont été arrachés à une mort terrible par l'agent de police Repp et Charles Seigler, un garçon d'un café voisin.

La journée de M Bryan.

Presse Associée

Chicago, Illinois, 3 novembre—William J. Bryan a commencé sa dernière journée de campagne par un discours à midi au Club Iroquois.

Ses nombreux discours d'hier soir ne lui avaient permis de se retirer que très tard, de sorte qu'il ne s'est levé qu'à dix heures ce matin.

C'est au diner qui lui était offert au Club Iroquois que M. Bryan a prononcé son premier discours. Il a parlé ensuite toute l'après-midi à divers points de la ville. A huit heures il a assisté à la dernière parade démocratique de la campagne.

—:o:—

Abita, Abita, Abita,
Que de trésors de santé cette Eau contient

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

47 Commencé le 17 décembre 1899

L'ŒIL D'OR.

PAR JEAN ROLLAND

TROISIÈME PARTIE.

L'HÉRITAGE DU COMTE DE MAUPERTIS

XX

NAUFRAGE AU PORT

Suite et fin.

ne derrière le rideau, murmurait à l'oreille de Gaspard :

—Méfiance, la culotte rouge ne me dit rien de bon.

—Vous permettez? demanda le sergent en s'asseyant sans attendre la réponse.

—Mais.... oui.... parfaitement, balbutia l'Asticot abasourdi.

Et il ajouta, mentalement:

—En voilà un pistolet! C'est moi qui voudrais le voir....partir!

Il ne songeait pas à protester; le sous-officier l'intimidait.

De son côté, le Grêlé se disait, en regardant le sergent de travers:

—C'est égale, il est un peu trop sans gêne, le galonné!

La Rouquine, elle, se faisait en aparté cet aveu:

—Pas mal, l'homme de la caserne, pas mal du tout!

Seulement, cette appréciation flatteuse se tempérait aussitôt d'un correctif:

—C'est dommage que ces gens-là se croient tout permis dès qu'ils ont une tresse dorée sur les manches.

Une fois assis, le sergent continua:

—Je ne vous dérange pas, au moins, madame et messieurs!

—Au contraire!.... pensa ironiquement le Grêlé.

—Pas le moins du monde, monsieur, fit Achille.

—Appelez-moi: sergent; j'aime mieux. Dans le militaire, "monsieur", on ne connaît pas ça — et le sergent Dominus n'est pas plus sucré que les camarades.

—Alors, questionna Achille avec une nuance de respect, le sergent Dominus, c'est vous?

—En personne.

—Mes compliments pour votre biceps, sergent. Seulement, vous nous ferez plaisir en ne venant plus l'exhiber chez nous.

—Vous êtes un rude gars! déclara admirativement la Rouquine.

—C'est pas pour vous vexer, ce que je vous dis, poursuivit Achille; mais vous nous avez fait du tort. La journée est ratée à cause de vous.... Flambée, la recette!.... Aussi, si vous venez encore nous proposer votre concours, pas la peine! Je refuse tout de suite.... Et il est inutile d'insister.

—Je ne me propose pas et je n'insiste pas.... Je veux faire mieux.... Je sais que vous avez perdu de l'argent aujourd'hui à cause de moi.... A combien estimez-vous le préjudice que j'ai pu vous occasionner?

En entendant ce langage allé chant, Véronique envoya à son époux, par-dessous la table, un vigoureux coup de pied qui signifiait:

—N'aie pas peur de saler la note!.... Vas y carrément!....

—Heu! heu! fit l'Asticot qui comprenait l'argument touchant de sa tendre moitié, ça dépend, sergent, ça dépend.... Et d'abord, accepterez vous un verre de vin? ajouta-t-il, pour se donner le temps de réfléchir au chiffre qu'il allait formuler.

—Ce n'est pas de refus... pour trinquer avec vous.

—Vous savez, ce n'est pas du "Médiocre" ni du "C'est humiliant" (il voulait dire: Médoc, Saint Emilion). Ou n'est pas des Crésus.... Faut pas vous attendre à trouver ici la cave du Grand Hôtel..... On offre ce qu'on a, sans cérémonie.... A la vôtre!

Il choqua son verre contre celui de Dominus.

—A la santé de madame, répondit celui-ci en regardant, avec un galant sourire, la Rouquine qui minauda.

La glace était rompue.

Achille, qui parlait d'abord de tout casser, se sentait, à présent, pénétré de considération pour son vainqueur.

Ce dernier revint à la charge:

—Voyons, franchement, combien vous dois-je?

—Je vous l'ai dit, répliqua l'Asticot, ça dépend....

—Ça dépend de quoi?

—Je vais vous expliquer....Il y a des jours où on ne gagne pas grand'chose. Un jour comme ça, vous vous en seriez tiré pour vingt-cinq, trente francs. C'est dans la semaine, ou quand il fait mauvais..... Mais cet après-midi il y a une différence.

A continuer.

—S'il était pauvre, s'il avait besoins, je hésiterais pas à passer l'éponge sur le passé; mais il est, me dites vous, puissamment riche, il appartient à une caste qui se croit en droit de dédaigner le reste des hommes; nous aurions trop de peine à nous comprendre pour que j'accepte la place qu'il m'offre à son foyer. S'il s'est souvenu de moi, c'est sans doute encore pour me faire servir à ses ambitions, dans la crainte de voir s'éteindre un nom auquel il a tout sacrifié.

—Non, Mademoiselle, c'est le repentir de son ancienne dureté qui rend sa vieillesse si misérable. Il est de ces riches déshérités de toutes les joies et il aura pour celle qui entreprendra de le consoler toutes les indulgences et toutes les tendresses.

—Nous reparlerons de cela plus tard, répliqua-t-elle avec une nuance d'impatience; je suis mal faite à l'idée d'une existence pour laquelle il me faudrait rompre tous les liens formés jusqu'ici, qui m'éloignerait de tous ceux qui m'ont montré de l'attachement, qui commencerait par faire de moi une ingrate ou une indifférente.

—Je ne crois pas qu'une telle façon d'agir soit dans les intentions du comte.

—Alors je réfléchirai; quant à présent....

Une légère ride se creusa sur son front. On eût dit qu'elle était embarrassée de ce qui lui restait à dire.

—Expliquez moi donc, balbutia-t-elle perdant un peu contenance, pourquoi M. Gordon n'est pas venu en personne m'annoncer ma réhabilitation ou tout au moins pourquoi il ne vous a pas accompagné.

—Parce que celui qui fut notre collègue n'a plus sans doute que quelques instants à vivre, que peut-être même déjà....

Un cri déchirant l'interrompit:

—Qu'avez vous dit!.... c'est impossible! vous vous trompez, n'est-ce pas?

—Non, Mademoiselle, notre pauvre ami auquel le baron de Birmont ne pardonnait pas de lui avoir ravi sa proie, l'a suivi et traîtreusement frappé. La foule s'est chargée de faire justice du criminel, mais la victime, transportée chez les époux Barley, n'a pas encore repris connaissance et le docteur appelé à lui donner des soins n'ose affirmer qu'il passera la journée.

La jeune fille se tordit désespérément les mains.

—Mon Dieu! mon Dieu! Et quand je pense que c'est pour moi!....

—Ne vous exagérez pas votre responsabilité. Gordon, en vous arrachant aux mains du baron de Birmont, estimait qu'il ne faisait que remplir son devoir.

—Hélas! pourquoi faut-il que je sois fatale à tout ce qui m'aime, à tous ceux qui entreprennent de me défendre? Mais au fait, à quoi bon ces lamentations. Ce que je veux, c'est le revoir; c'est, s'il peut encore m'entendre, lui demander de me pardonner. Ainsi, Monsieur, menez moi vers lui.

—Cette démarche.... Je ne sais si le comte approuverait...

—Eh! que m'importe le comte! Je dois la vie à celui qui se meurt et je ne reconnais à personne d'autre le droit de recueillir son dernier soupir.

XXI

FIANCAILLES

Il avait trois mois que Gordon mourant avait été transporté à l'hôtel Barley et que, prévenue par François Férignol, Edith était accourue au chevet du blessé.

Livide, les yeux clos, Harry restait privé de sentiment. On avait appelé en consultation les premiers chirurgiens de Chicago et, bien que leur diagnostic fût un peu moins pessimiste que celui du premier médecin, tous ceux qui entouraient le jeune homme restaient dans la plus douloureuse anxiété.

Ce furent des jours d'inexprimable angoisse pour M. et Mme Barley et aussi pour Rob Jocelyn dont l'énergie n'arrivait pas toujours à dompter le désespoir.

Quand à Edith, les yeux secs, soutenue par une sorte de courage farouche, elle avait réclamé comme un droit la mission de veiller jour et nuit celui qui avait